

Fenêtre sur l'intimité *Peepshow*

Sylvain Schryburt

Numéro 117 (4), 2005

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/24682ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Schryburt, S. (2005). Compte rendu de [Fenêtre sur l'intimité : *Peepshow*]. *Jeu*, (117), 59–60.



La Pornographie des âmes
de Dave-St-Pierre, présentée
au FTA 2005. Photo : Dave
St-Pierre.

tranche d'humanité brute, dépouillée de tout artifice, qui toujours aspire à un plus grand dévoilement, celui de soi, celui de l'intime. Les corps et les âmes ne sont d'ailleurs pas seuls à tendre ainsi vers le dénuement. Sans pose ni excès de conceptualisme qui érigerait un mur entre la scène et la salle, le spectacle lui-même semble se dévoiler à nous, avec ses changements à vue, ses interprètes toujours présents aux abords du plateau et ses tableaux résumés en ouverture, comme une table des matières visuelle. La conception quasi artisanale de l'ensemble et la franchise des interprètes donnent un souffle profondément humain à ce spectacle que l'on quitte l'âme tout à la fois meurtrie et grandie. Vu au terme d'une saison où se sont multipliées les productions spectaculaires alourdies par un bataclan technologique, voilà qui est superbement pornographique. **J**

désir ou de perte, lieux de violence ou d'abandon, tantôt drôles, tantôt graves, souvent bouleversantes, les représentations du corps sont ici multiples, dans leurs fonctions, certes, mais aussi dans leurs diverses formes que l'omniprésente nudité des interprètes, hommes ou femmes, maigres ou gros, grands ou petits, nous donne à voir sans pudeur, le plus naturellement du monde.

D'une sincérité peu commune, la chorégraphie de Dave St-Pierre interpelle le spectateur qui, ému ou révolté, séduit ou amusé, est mis en présence d'une

SYLVAIN SCHRYBURT

Fenêtre sur l'intimité

Peepshow

En présentant *Peepshow*, Marie Brassard poursuit une démarche amorcée avec *Jimmy, créature de rêve* et *la Noireur*, solos que l'artiste originaire de Québec a promené sur plus d'un continent. Celle que l'on connaissait surtout comme une proche collaboratrice de Robert Lepage s'est depuis fait un nom en explorant un monde bien à elle où l'intime et l'identité se voilent d'équivoque.

Inscrit sous le signe de la continuité, ce nouveau spectacle n'aura pas confondu les familiers de Brassard qui, ici encore, mise sur un discret attirail électronique pour

transformer le timbre de sa voix au gré des nombreux personnages qu'elle suggère plus qu'elle n'incarne. Car l'une des forces de Brassard, ce qui captive dans sa performance, c'est précisément l'économie de moyens avec laquelle elle rend diaphane la frontière qui la sépare de ses créations. Un changement de voix et quelques gestes tout en retenue lui suffisent pour multiplier les univers narratifs, pour que son personnage évoque un souvenir puis un autre, du gros méchant loup de son enfance à sa rencontre inopinée avec un amateur de sadomasochisme, d'une scène de drague sur un plancher de danse à un titillant jeu de filature avec un étranger dans les rues endormies de Québec.

En un peu plus d'une heure, le personnage de Brassard nous entraîne ainsi derrière le visage public d'êtres anonymes pour ouvrir une fenêtre sur leur intimité, souvent trouble, qui, le temps d'une rencontre, devient aussi le sien. Il en résulte un intrigant jeu sur les limites de l'identité, comme si celle de la narratrice se construisait par osmose au contact d'autrui, comme si elle et eux ne faisaient plus qu'un. Cette exploration du domaine de l'intime est on ne peut plus intéressante, et le travail sur la voix par lequel Brassard nous y donne accès est d'une évidente richesse théâtrale. Or, c'est aussi le potentiel intrinsèque à sa démarche qui laisse à penser que la recherche aurait pu être poussée encore plus loin dans le dévoilement de la narratrice. Peut-être est-ce la relative passivité avec laquelle elle cohabite avec les voix intérieures de son passé ? Peut-être est-ce sa trop grande neutralité face à celles-ci, c'est-à-dire face à elle-même ? Curieux paradoxe pour un *Peepshow*. En l'état, le spectacle demeure néanmoins un objet complexe et fascinant, défendu par une interprète qui, en plus d'une rare présence scénique, possède une véritable démarche qui donne envie de la suivre, aussi loin qu'elle voudra bien nous mener. **j**

Peepshow de Marie Brassard (Infrarouge), présenté au FTA 2005. Photo : David Clermont-Bélique.

